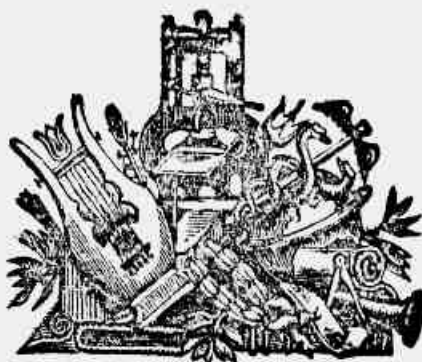


RIO DE JANEIRO,
1.^{er} Décembre 1839.

PREMIÈRE ANNÉE,
N.^o 8, 1.^{er} Vol.



REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec GRAVURE, le Premier de chaque mois, à l'Imprimerie et Chalcographie dirigées par G. H. Farcy fils. Rue dos Barbones, N.^o 75, et à la librairie de Souza et Comp. Rue dos Lacerdos, N.^o 60. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de 25000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (*)

OLAYA.

On vit bientôt paraître une jeune fille blanche, portant sur sa tête un vase rempli d'eau, et sous son bras un paquet de linge mouillé.

N. 8. OLAYA ET JULIO.

Sommaire.

Olaya et Julio, nouvelle brésilienne (fin).
— Variétés: Le Chasseur fashionable; L'Odalisque. — Littérature: Choix de maximes, pensées et réflexions du Marquis de Maricá. — Poésie: La Retraite.
— Nouvelles diverses. — Revue du mois.

OLAYA et JULIO.

NOUVELLE BRÉSILIENNE,

*Traduite librement du Portugais,
Par H - Farcy.*

IV.

« La fortune favorisa l'entreprise commerciale de Julio à un tel point qu'au bout de trois années, il possédait pour sa part plus de cent contos de Reis. L'ambition et l'amour des richesses ne le dominant pas, il songea alors à se retirer. Pernambuco n'était à ses yeux qu'une halte faite en attendant son retour au lieu même de sa naissance. La ville qu'il habitait ne lui offrait pas cette félicité que son cœur désirait si ardemment, et qu'il sentait qu'il ne pourrait rencontrer

(*) Cette estampe, gravée à Rio par G. H. Farcy fils, se vend séparément 500 rs.

que dans ses chères forêts. Il était déjà dans l'âge des passions, mais son âme aussi tendre qu'ardente n'avait pas encore trouvé l'être qui devait fixer à jamais sa destinée. De passagères amours avaient fini pour lui par de la froideur ou du dégoût; et il se trouvait de nouveau en proie à sa première mélancolie; et l'image d'Olaya se présentait sans cesse à sa mémoire..... Souvent son imagination se retraçait les sites qui l'avaient vu naître, et au milieu d'eux une créature enchanteresse, douée de toutes les perfections, et toujours cette créature se montrait à lui revêtue d'une robe rose et d'une ceinture bleue, en un mot telle que l'ange de l'habitation; et quand son illusion s'était dissipée, il disait avec tristesse: « Ah! si elle existait encore! que son cœur fût libre, et que ses parens ne l'eussent pas obligée de se marier! » Et ce doute cruel lui faisait répandre des torrens de larmes.

» Cependant il n'osait ouvrir son cœur à personne, et moins encore s'informer de se qui l'intéressait tant. C'était une inquiétude qu'il n'avouait qu'à lui-même; et les soins que réclamait l'opération longue et difficile d'une liquidation commerciale, l'empêchaient d'entreprendre aucune démarche qui pût le rassurer. Le temps s'écoulait, et il ne prenait aucun parti, lorsqu'un jour, étant encore au lit, il vit entrer dans sa chambre un de ses associés, qui depuis quelque temps était venu de Hambourg. Cet homme, d'un âge mûr et consommé dans la

science commerciale, parla à Julio en ces termes: « La sécheresse qui afflige notre province ravage avec une fureur inouïe celles du nord. Le *Ceará* surtout est perdu: les maisons sont désertes: tous les habitans ont fui vers les rivages et se sont réfugiés dans la ville principale, où une horrible famine diminue chaque jour la malheureuse population. Le gouvernement a en outre fait récemment une levée militaire parmi les jeunes gens de cette province, et il me semble que, dans ces circonstances, ce serait à la fois faire un acte d'humanité et une bonne spéculation que d'envoyer sur ce point un bâtiment chargé de vivres du pays: je viens vous consulter à ce sujet. »

» Tous les sentimens concentrés dans le cœur de Julio, éclatèrent avec violence en entendant cette proposition. — « Oui, s'écria-t-il en sautant de son lit, oui, c'est une action généreuse en même temps qu'un coup de fortune! Non seulement c'est une source de bénédictions, c'est encore une mine d'or: je veux l'exploiter moi-même: ce sera ma dernière opération commerciale. »

» L'associé demeura presque surpris d'une telle impétuosité: il n'était pas accoutumé à voir Julio si précipité dans ses résolutions; mais il attribua naturellement ce mouvement d'enthousiasme à la bonté de son cœur et à l'intérêt qu'il prenait au bien de la société à laquelle il appartenait encore. L'expédition fut réglée de concert, et toutes les dispositions furent

prises pour qu'elle n'éprouvât aucun retard. Bientôt un bâtiment, chargé de toutes sortes de denrées, mit à la voile, et les vents favorisant l'impatience de Julio, il jeta l'ancre le troisième jour dans les eaux du Ceará. Là, doublement agité par le plaisir de revoir le sol natal et par la crainte de ce qu'il allait apprendre sur le sort de celle qui lui était si chère, le jeune homme s'élança dans la chaloupe avec le capitaine, et, hors de lui, se dirigea en hâte vers le port.

» En débarquant ils rencontrèrent une compagnie de recrues que quelques soldats conduisaient à bord d'un vaisseau. Ils étaient arrêtés sur la plage où l'on se disposait à faire l'appel. Ces malheureux présentaient le spectacle le plus déplorable: ils étaient tous en haillons, et tellement défigurés par la faim, la fièvre et la petite vérole, qu'ils ressemblaient à un convoi de malades qui se rendaient à l'hôpital. Julio, profondément affecté, à la vue de ses infortunés compatriotes, s'avancait pour leur offrir quelques secours, lorsque le nom de José De***, prononcé par le sous-officier qui procédait à l'appel, frappa son oreille. — « Présent, répondit d'un ton énergique un jeune homme d'une taille élevée et qui avait été robuste avant que les privations et la maladie lui eussent donné l'apparence d'un squelette. — Vous êtes José De***...? fils du propriétaire de la métairie de.....? lui demanda précipitamment Julio en s'approchant de lui. — Oui, répondit avec quelque hé-

sitation le jeune soldat. — Ciel! en quel état! s'écria Julio avec intérêt. — Je n'ai de compte à rendre à personne de mon état, reprit José avec fierté. Je vais servir mon prince et ma patrie. Et en prononçant ces dernières paroles, ses traits respiraient à la fois l'ironie et le désespoir. — Dieu me garde de vous offenser! répliqua Julio. Je ne veux que vous être utile. Qu'est devenu votre père? — Il est heureux, lui: il est mort.... — Et votre mère?... — Elle vit..... malheureuse!.... — Où est-elle?.... — Le recrú, quoiqu'avec répugnance, répondit: Elle est ici.... Puis il ajouta: Mais que vous importe?... — Ce qu'il m'importe!... répartit vivement son interlocuteur: Sachez que je lui dois tout; conduisez-moi vers elle.... — Je ne puis.... je vais m'embarquer... — Que cela ne soit pas un obstacle... » Et se dirigeant aussitôt vers l'enseigne qui commandait le détachement, Julio obtint sans peine que lui et le capitaine de son bâtiment qui n'était pas inconnu à l'officier de marine, servissent de caution au jeune milicien.

« Maintenant partons, dit l'impatient ami d'Olaya. — Il y a loin, répondit José, et avant de partir, j'aurais besoin de prendre des forces!.... Le pain que l'empereur me donne est à bord, et je sens que je ne pourrais.... — Voici de quoi avoir à manger, interrompit Julio; et tirant une poignée de *patacões* de sa poche, il la lui donna. José demeura stupéfait à la vue d'un tel présent, et son âme, quoiquo flétrie par le vice et par la mauvaise

éducation, était encore susceptible de quelque sentiment généreux. — Je n'en mérite pas autant, dit-il, la tête baissée; un *patacão* me suffit: gardez le reste pour ma mère et pour mes sœurs: elles sont si malheureuses!... » Et une larme s'échappa de ses yeux caves et égarés. — Julio alors l'assurant qu'il songerait à toute la famille, il accepta l'argent, et promit de hâter son repas.

» Pendant que le jeune soldat réparait ses forces en prenant quelque nourriture dans une *venda* voisine, le bienfaisant Céarien s'empressa d'offrir également un secours pécuniaire à ses autres malheureux compatriotes. José revint bientôt auprès de Julio, qui brûlait d'impatience d'arriver au lieu où il devait le conduire. Ils se mirent en route, et traversant la ville, ils entrèrent dans un chemin de sable, où ils marchèrent pendant plusieurs heures malgré l'ardeur brûlante du soleil. Enfin, après avoir laissé derrière eux un grand nombre de maisons isolées, ils arrivèrent dans un sentier écarté, où ils aperçurent un groupe de cinq ou six chétives cabanes. — « Voici, dit alors José, en désignant l'une d'elle, voici la résidence de mes parents!... entrez... pour moi, je n'ai pas le courage de les voir: leur infortune, hélas, est en partie mon ouvrage! » En prononçant ces mots, il se déroba derrière une des cabanes; et Julio se dirigea vers celle qu'il lui avait indiquée. La porte, qui consistait en une simple natte de jonc, était ouverte, et un banc placé à moitié en

dehors de la maison, avec une bouteille et un gobelet de fer blanc, annonçait qu'on y vendait de la *cachaça*.

» Julio, parvenu à l'entrée de la cabane sans voir personne, frappa des mains pour se faire entendre dans l'intérieur, et une mulâtresse déjà âgée, mais d'une figure agréable, parut. « Donnez-moi, s'il vous plaît, un peu d'eau-de-vie, dit-il, en mettant un *patacão* sur le banc. » La mulâtresse lui présenta la liqueur avec empressement, mais en lui faisant observer qu'elle ne pouvait pas lui rendre la monnaie d'une pièce d'argent de cette valeur. « Qu'importe, interrompit alors le nouveau venu, gardez tout! » La vieille femme étonnée, regarda avec attention le voyageur qui payait avec tant de générosité un verre de *cachaça*, et s'apercevant qu'il paraissait exténué de fatigue, et avait la paleur de la mort sur le visage, elle s'écria: « Jésus! Marie!... Mon bon Monsieur, vous êtes incommodé! Reposez-vous un peu dans cette pauvre cabane. » Julio entra; mais, en passant le seuil, il sentit ses jambes fléchir, malgré lui, et il tomba sur une chaise de bambou, la seule qu'offrit le mobilier.

» La maison, dont la faible charpente était recouverte d'argile, était propre, bien rangée et composée seulement de deux pièces. Dans la première, on voyait, pour tous meubles, la chaise de bambou, deux bancs de bois peint, grossièrement travaillés, une petite table et un prie-Dieu en

vinhatico; au fond de la seconde, on apercevait, en place de *marqueza*, un mauvais lit de jonc sur lequel était couchée une femme blanche, jeune encore, mais déjà paralytique; par terre, au pied du lit, et non loin d'un métier à dentelle, gisait, sur une natte, et enveloppée d'une couverture, une jeune fille de dix à douze ans, qui paraissait mourante. La femme blanche, dont les traits semblaient altérés autant par le chagrin que par la souffrance, gémissait et poussait de longs soupirs qu'elle interrompit avec effort pour adresser ces paroles à la mulâtresse: « Si tard, et pas encore rentrée! — La voilà!... la voilà! » répondit au même instant la vieille qui venait de regarder en dehors. En effet, on vit bientôt paraître sur le seuil de la porte une jeune fille blanche, portant sur sa tête un vase rempli d'eau, et sous son bras un paquet de linge mouillé. Julio, dans un état d'anxiété inexprimable, fixa les yeux sur elle, et malgré le changement que le temps et le malheur avaient opéré, il reconnut Olaya..... C'étaient encore ses yeux bleus si vifs; ses sourcils et ses cheveux d'un si beau noir; et, quoique les privations eussent amaigri ses traits, et pâli les roses de son teint, sa physionomie n'avait rien perdu de son expression, et semblait, au contraire, avoir pris un caractère plus doux et plus touchant. Sa taille était svelte et gracieuse comme le roseau de la bruyère, et ses mouvemens, suaves comme le balancement des fleurs au souffle de la brise matinale. Une simple

chemise de coton, et une jupe d'indienne rose composaient toute sa parure; mais un goût parfait et une propreté extrême y avaient présidé, et lui donnaient un charme indicible, auquel ajoutait encore la chaîne de cheveux et le cœur de coraline, qui se détachaient sur son beau col comme une tresse d'or sur une statue de marbre de Paros.

» En entrant, elle déposa sa charge si pesante pour ses forces, salua l'étranger sans oser lever les yeux sur lui, et vola aussitôt au chevet de sa mère. Celle-ci, en la voyant, lui dit d'un ton assez dur: « Tu as été bien longtemps! — Ah! ma mère, répondit Olaya en lui baisant la main, la fontaine est si loin et la sécheresse est si grande qu'on a bien de la peine à avoir de l'eau. » Puis lui présentant une assiette avec des *ciris* et des *camarões*, elle ajouta: « J'ai été chercher cela dans l'espoir d'exciter un peu l'appétit de ma bonne mère. » La mère ne répondit point, mais elle arrêta sur sa fille un regard dans lequel la tendresse et la sollicitude maternelle se peignaient, en même temps que le regret d'une injuste sévérité. La douce créature, s'adressant ensuite à l'enfant malade lui dit: « Ma chère petite, comment te sens-tu? Prends ce cajú pour te raffraîchir la bouche. » Puis s'asseyant sur une natte auprès d'elle, avec le métier à dentelle, elle se mit à travailler. « Mon Olaya, dit alors la bonne mulâtresse, tu veux tuer: tu arrives fatiguée, tu n'as rien mangé d'aujourd'hui, et voilà que tu

te mets à la dentelle... Va au moins prendre auparavant un peu de mon bouillon..... — J'ai si grand besoin de travailler! répondit la jeune fille. Ne vous devons-nous pas déjà plus de quatre mois de loyer? et la dentelle se vend si bon marché! et on a tant de peine à vivre ici de ce travail! — Ne parle jamais de ce qui m'est dû, mon enfant, répondit la bonne femme: nous sommes dans cette vie pour nous secourir les uns les autres; tant que j'aurai un morceau de pain, je veux le partager avec vous. Va prendre un bouillon, et apporte-s-en un à ta mère.»

Julio, resté immobile et silencieux dans la pièce d'entrée, regardait et écoutait avec l'anxiété d'un criminel qui attend la sentence de ses juges. Toutes les preuves de la misère dans laquelle était tombée une famille, jadis si opulente, lui perçaient le cœur; mais il trouvait dans chacune d'elles un témoignage éclatant de la piété filiale, de la bonté et de la résignation d'Olaya. Il ne lui restait plus qu'un doute à son égard; mais c'était le plus terrible à éclaircir, et il se fit violence pour garder le silence quelques instans de plus.

Olaya avait cédé aux instances de la vieille mulâtresse, et était entrée dans le cabinet qui servait de cuisine, lorsque celle-ci, se tournant vers le voyageur, lui dit: « Mon bon Monsieur c'est un ange! L'infortunée! elle naquit pour les grandeurs, et aujourd'hui elle n'a pas une esclave pour la servir; c'est elle, au contraire, qui sert et soutient sa mère et sa sœur mala-

des! Non seulement elle fait tout dans la maison, mais encore elle travaille nuit et jour à cette dentelle. Jamais on ne l'entend se plaindre, et malgré sa pauvreté, elle trouve encore le moyen de faire du bien à quelques malheureux du voisinage; elle est si douce et si bonne! Ah! si elle avait voulu, gracieuse et jolie comme elle l'est, elle ne serait pas dans cette situation: elle aurait fait un riche mariage; mais son âme est si pure et ses sentimens si délicats! »

Chaque parole de la bonne femme avait retenti jusqu'au fond de l'âme de Julio. C'est en vain qu'il voulut lui répondre: sa voix expira sur ses lèvres, et l'impression de bonheur qu'il ressentait devint si profonde qu'il n'eut plus la force de la supporter: il tomba évanoui sur le plancher. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écria la mulâtresse, en s'empressant à secourir son hôte, ses mains sont froides! » Et cherchant à rappeler ses sens, elle lui demanda s'il voulait prendre quelque chose. Julio alors revenant à lui répondit d'une voix faible: « Donnez-moi seulement un peu de cette eau que vient d'apporter cette jeune fille si digne de vos éloges. » Olaya étant accourue aux cris de la vieille femme, et ayant entendu la réponse qui venait de lui être faite se hâta de remplir de cette même eau une coque de noix de coco: elle l'offrit aussitôt au voyageur en lui disant avec un aimable embarras: « Pardonnez, monsieur, nous n'avons pas de verre... » Julio but quelques gouttes de l'eau

désirée, et fixant les yeux sur la figure enchanteresse de la tendre vierge qu'un sentiment de compassion rendait encore plus séduisante, il ne put se contenir plus long-temps: son cœur éclata. « Mon Olaya, s'écria-t-il, mon Olaya!... c'est moi!... c'est toi, Julio!... c'est ton époux!... » Puis, tirant de son sein la boîte d'or qui ne le quittait pas, il l'ouvrit et ajouta: « Ne me reconnais-tu pas?... As-tu oublié l'infortuné à qui tu fis si généreusement le don de cet oiseau précieux? » A la vue des restes de la perruche dont elle croyait s'être séparée pour toujours, la pauvre jeune fille, hors d'elle-même, de surprise et de joie, sentit ses genoux fléchir, et tremblante de tous ses membres, alla tomber, sans connaissance, sur le lit de sa mère. Ah! c'est en vain que la plume voudrait exprimer les sentimens qui en cet instant pénétrèrent à la fois Olaya et Julio: elle doit se borner à dire que le cœur humain n'a pas assez de force pour supporter de telles émotions, et qu'il se briserait si la suspension momentanée de ses facultés ne venait l'y soustraire.

» Est-il besoin d'ajouter à ce récit que la meilleure maison de la ville reçut bientôt cette famille rendue au bonheur, et que le loyer de la pauvre cabane fut payé avec usure? Non: on le devine, comme on devine aussi que l'union des deux enfans de la forêt ne se fit pas attendre. En effet, elle fut célébrée presque immédiatement, avec autant de pompe et de joie que le permettait la triste si-

tuation du pays. Les époux partirent en-elle pour Pernambuco. Là, se hâtant d'effectuer la liquidation de sa société commerciale, Julio ne tarda pas à pouvoir se livrer entièrement à l'agriculture et à son goût pour l'histoire naturelle, qu'un sentiment de gratitude et de fréquentes relations avec le bon Docteur Wilhelm, n'avaient fait qu'augmenter. Mais avant de quitter le Ceará, avec sa compagne, le digne élève du savant naturaliste et de l'homme de bien avait eu soin d'améliorer le sort de tous ceux qui lui étaient chers, la mère et la sœur d'Olaya, assurées de leur existence, avaient recouvré la santé avec le bonheur; José, devenu meilleur à l'école de l'adversité, pouvait espérer de réparer sa fortune, en mettant à profit les secours et les conseils de son beau-frère; enfin le vieux nègre Domingos lui-même n'avait pas été oublié: racheté du propriétaire auquel il avait été anciennement vendu, il avait suivi avec joie son nouveau maître; et la reconnaissance de tous venait chaque jour ajouter un degré de plus à la félicité de ce couple généreux dont la sympathie semblait n'avoir formé qu'un seul être. »

FIN.



VARIÉTÉS.

LE CHASSEUR FASHIONABLE.

Le chasseur fashionable a chez lui tous les costumes possibles; vous pouvez l'inviter à toute heure, sans risquer de le prendre au dépourvu; en mettant au bas de la lettre la tenue de rigueur, comme sur un billet de garde, vous le verrez arriver luisant, frais, brossé, ciré, éperonné.

Le roi Murat changeait de costume chaque jour, et n'en était pas moins brave; le chasseur fashionable imite Murat, et n'en est pas meilleur chasseur.

Si Buffon avait connu le chasseur fashionable, il l'aurait classé parmi les bêtes inoffensives, parmi ces honnêtes bourdons qui font beaucoup de bruit et ne piquent jamais. N'allez pas le chercher dans les forêts du Nouveau-Monde, ni dans les sables de l'Afrique, ni dans les montagnes des Vosges ou de l'Auvergne; il y périrait d'ennui. Le grand air fatigue horriblement sa poitrine trop délicate; il lui faut Paris et son atmosphère enfumée; partout ailleurs il mourrait: tel le renne venu de la Laponie, ne trouve plus en France les conditions nécessaires à son existence; tel un colibri mourrait dans la forêt de Vincennes. Que dis-je? non seulement il faut que le chasseur fashionable soit à Paris, mais encore il ne peut vivre que dans une petite portion de Paris; on le trouve ordinairement dans la latitude du boulevard

Montmartre, dans la longitude de la Chaussée-d'Antin; plus loin c'est le désert de Sahara, les terres australes; qu'y ferait-il? Peut-on vivre, en effet, quand on n'a point sous la main Torton, le café Anglais, la loge de l'Opéra, le foyer des Italiens?

Le chasseur fashionable ne chasse pas ou bien il chasse peu, mais il parle chasse du matin au soir. Il loge sur le boulevard; il a un groom, un tilbury, un balcon, parce qu'il sonne de la trompe, et qu'il veut qu'on l'entende; car ce n'est pas pour son plaisir qu'il sonne, c'est pour le déplaisir des autres; c'est pour qu'on l'écoute, pour que chacun sache que c'est lui.

Allez chez le chasseur fashionable: dès l'antichambre vous sentez une atmosphère de vénerie qui vous prend à la gorge. Des bois de cerfs sont cloués au mur pour servir de porte-manteaux, des bois superbes, ma foi! de cerfs dix cors! de vieux cerfs! de grands vieux cerfs! il les a payés cent francs pièce: au besoin il pourrait montrer les reçus. Entrez, vous en verrez bien d'autres; son salon est un véritable arsenal: les arquebuses à mèche, les fusils à rouet, les tromblons, les espingoles, rangés symétriquement, couvrent les murs d'un bout à l'autre; on y voit, dans les intervalles, des couteaux de chasse et des poignards malais, des trompes de tout calibre, des arcs et des flèches, des casse-têtes, des poudrières, des sacs à plomb, des fouets et des pistolets; dans ce salon, le maître avec son groom pourrait soutenir un siège.

Voyez sa chambre: notre homme couche sur la peau d'un ours qu'il a tué dans les Pyrénées; il l'a tué de sa main en luttant corps à corps; car, dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit de montrer son extrême bravoure, il dédaigne le fusil et ne se sert que du yatagan. Quel gaillard! disent les dames... les dames aiment beaucoup le chasseur fashionable. Ses pantoufles sont en peau de renard, les manches de ses pantalons sont en pied de chevreuil; ses brosses, ses balais sont en poil de sangliers qu'il a tués; il a tué jusqu'au blaireau de blaireau qui lui sert les jours de barbe. Près de son lit on aperçoit une peau de lion avec la grande tête, doublée en drap rouge; voyez ces yeux brillants; c'est l'âme du lion qui se fait les regards. Pour peu que vous le questionniez, il vous racontera comment il a tué le lion dans son dernier voyage de Nubie.

Car le chasseur fashionable voyage beaucoup, à ce qu'il dit. Toutes les fois qu'il va comme le renard dans sa chambre (le chasseur fashionable est souvent caribou), il reste tout coï chez lui, et, lorsqu'il reparait au grand jour, il revient de ses terres de Normandie; il a couru le sanglier dans les Ardennes; il a chassé le chamois dans les Alpes, l'ours dans les Pyrénées, et la preuve, c'est qu'il rapporte de quoi faire un superbe bonnet de grenadier.

Cependant il chasse réellement à l'ouverture: à cette époque, le temps est beau, les dames arrivent au ren-

dez-vous pour déjeuner avec les chasseurs; il ne laissera point échapper cette occasion de déployer ses grâces. D'ailleurs, dans sa carnassière, il existe une poche remplie de billets doux, dont il faut trouver l'emploi. C'est un album, un cahier de papier, où chaque page, écrite d'avance au crayon, contient tout ce qu'il faut pour enflammer les blondes et les brunes.

Tant qu'une femme n'a point essayé l'arsenal de séductions que renferme un élégant négligé, vous ne pouvez pas vous vanter de votre indifférence pour elle. Il en est de même d'une dame attaquée par un chasseur fashionable: elle a résisté, c'est fort bien, parce qu'on était à Paris, en habit noir, toujours en habit noir; mais dans un bois, comment voulez-vous ne pas perdre la tête devant un beau monsieur dont la taille, couverte de drap rouge, se dessine sur la verdure comme une écrevisse sur un plat d'épinards? un beau monsieur dont les moustaches noires viennent d'être relevées avec le peigne de plomb qu'il porte toujours dans sa carnassière.

C'est vraiment prodigieux la somme de talent qu'il faut à ces messieurs pour se faire la barbe; que de places on doit ménager; avec quel art le rasoir doit se promener dans les petits espaces qu'on lui sacrifie à regret! Tout cela fait contraste, et c'est par les contrastes que les peintres produisent de grands effets. Voyez cette cravate blanche négligemment nouée: elle se détache admirablement

sur un collier matelassé de crins et sur une poitrine velue comme une malle!

Le chasseur fashionable arrive en présence des dames avec une carna-sière passablement garnie; il sait qu'on se moquerait de lui s'il n'apportait rien: il ne veut pas servir de point de mire aux plaisanteries de tous: et cependant on dirait que son fusil, au lieu du nom de l'armurier gravé en lettres d'or entre les deux canons; porte le commandement de Dieu: *Tu ne tueras point*. Ce précepte divin est scrupuleusement suivi par le chasseur fashionable; mais son magnifique fusil, chef-d'œuvre de ciselure, de sculpture et de dorure, ne doit point passer pour une arme inutile; elle doit être terrible comme son maître. Le beau monsieur sait bien qu'il ne faut jamais paraître ridicule devant la personne que l'on préfère; aussi, lorsqu'on est sorti du château le matin, il a pris ses précautions; deux mots à l'oreille du garde ont arrangé l'affaire. On s'est écarté pendant une heure de la ligne des autres chasseurs, et puis on arrive pour déjeuner en apportant dix ou douze pièces; on les étale avec assez d'indifférence, comme un homme qui tous les jours a coutume de mieux faire.

Si certains chasseurs vendent leur gibier, le chasseur fashionable en achète; à son retour de la chasse il envoie partout, son groom se promène dans tous les quartiers de Paris avec une bourriche sous le bras, qu'il vide dans les hôtels et qu'il remplit dans

les boutiques. Cela coûte cher, mais qu'importe; « on parlera de moi, je me poserai comme un homme adroit et généreux; j'aurai des dettes, qu'importe encore! parlez-moi de la vie poétique de Versailles; les imbéciles seuls ont leurs affaires en ordre. »

Le chasseur fashionable achète une demi-livre de poudre, il en a pour son année; car il tire peu. Les jours de grande chaleur, il ne veut pas se gâter le teint, et puis il dit à la belle de sa pensée: « Autrefois la chasse était ma plus grande passion; aujourd'hui je ne pense qu'à vous je ne sais bien qu'à près de vous. »

Mon arc, mes javalots, mon char, tout
m'importe;

Je ne me souviens plus des leçons de
Neptune.

Les jours de pluie, son beau fusil se rouillerait, son costume élégant se salirait; en rentrant il pourrait être vu tout croûte; ce sont des risques à courir. Il ne reste donc que les tempestes, les temps ni chauds, ni froids, où le chasseur fashionable se permet une excuse un peu. Cela ne l'empêche point de vanter ses exploits à son retour à Paris. Entendez ces messieurs chez Tortoni, au foyer de l'A péra; parlez-leur d'une chasse où vous savez qu'ils ont aussi été, ils vous répondront toujours: « Ce jour-là j'ai tué trente-cinq pièces; » trente-cinq pièces c'est la règle, on a toujours tué trente-cinq pièces; c'est comme à certaine époque, un homme qui se respectait avait toujours tué sept Suisses, et pris deux canons. Ils ont tué plus de Suisses

qu'il n'en faudrait pour peupler une demi-douzaine de cantons. Dans aucun pays du monde on ne tue autant de gibier comme chez Tortoni, au Café Anglais, à l'Opéra, aux Italiens.

Le chasseur fashionable revient toujours de la chasse, et toujours il part pour la chasse: il a des équipages partout, à ce qu'il dit, des chasses gardées en tous lieux: l'année prochaine il vous mènera dans ses terres, vous verrez des forêts pleines de sangliers, de cerfs et de loups; vous serez charmé de faire connaissance avec eux. Oh! la belle race de chiens qu'il a! quels beaux limiers! Il n'en donne à personne, mais vous ferez exception à la règle; comptez là-dessus.

En définitive, le chasseur fashionable n'a ni chiens, ni chasse, ni bois, ni sangliers, ni loups. Si chez Tortoni, par hasard, on organise une partie de chasse, s'il doit mener sa meute: eh bien! il trouvera plusieurs marchands de chiens qui lui loueront une ou deux hardes, et l'accompagneront eux-mêmes en habit gilette, la trompe à travers du corps, et déguisés en piqueurs, comme les bourgeois du Marais transforment leurs portiers ou domestiques les jours de grande solennité.

Il arrive: on lance le cerf, et dès ce moment il accumule bévues sur bévues. Il sonne de la trompe, il a lu quelques livres de vénerie, superficiellement, pour saisir au passage des termes bizarres qu'il lance aux oreilles des ignorans, dans l'intention de leur faire

croire à sa science profonde. Il parle de du Fouilloux, de Salnové, de d'Yauville; il rougirait d'ignorer ces noms illustres; mais il ne connaît que leurs noms; il a parcouru leurs ouvrages sans les comprendre. Pourquoi les a-t-il lus? c'est parce qu'il n'a pas pu faire autrement; un peintre doit pouvoir parler de Raphaël, un veneur doit citer d'Yauville. Lorsqu'on s'occupe d'une chose, il faut avoir lu les ouvrages des grands maîtres qui y sont devenus classiques.

Le chasseur fashionable quitte quelquefois Paris, mais c'est pour courir les châteaux; c'est toujours à peu près la même vie, les mêmes femmes, les mêmes conversations; les mêmes plaisirs, et notez qu'alors il a le droit de paraître avec des costumes nouveaux, pittoresques, élégans, qui font cent fois plus de ravage que son fusil.

Rien n'est délicieux comme le costume du chasseur fashionable; il a des habits de toute espèce, de toute couleur; ils sont, ma foi, bien autrement soignés que ceux qu'il porte au bal. La chasse est pour lui ce qu'est un bal déguisé pour une coquette: elle peut choisir le costume qui lui siéra le mieux. A la ville, le chasseur est obligé de suivre la mode: le noir et puis le noir, voilà tout; mais à la chasse, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'offrent à lui bien tranchées ou pittoresquement nuancées. Il peut tailler en plein drap: aussi s'enferme-t-il avec son tailleur pour étudier pour méditer longuement la coupe d'une veste l'é

chancrure d'un gilet, les plis menteurs d'un patalon. Il sait d'avance le merveilleux effet qu'il produira, vu de loin dans une clairière ou sur la cime d'un côteau. Tout est calculé, jusqu'à la poussière qui couvrira ses habits, et leur donnera pour un moment une teinte blafarde qui disparaîtra bientôt sous le coup de brosse du garde. Or, dites-moi, comment voulez-vous qu'une pauvre femme résiste à tant de séductions? Elle va déjeuner au bois sans songer à mal; son cœur innocent et pur veut rester fidèle à je ne sais qui.... Brrr.... Au diable les résolutions; elle a vu l'habit rouge, les boutons d'acier, la cravate verte, le gilet jaune; comment pourrait-elle résister! Une attraction invincible la pousse vers l'écornifleur de femmes, comme une fauvette dans la gueule du serpent. Elle succombe parce que monsieur je ne sais qui ne porte jamais qu'une blouse.

Et puis viennent les chagrins, les pleurs. Il est bien temps, ma foi; pourquoi vous êtes-vous laissé prendre? Vous vous levez le lendemain toute pimpante, sous les armes des pieds à la tête; vous ne voulez pas qu'il en réchappe.... Oui, mais le fashionable a quitté le château. Était-il déjà fatigué de sa nouvelle conquête? Non, mais il avait chassé quatre jours, il avait mis chaque matin un costume nouveau, et sa garde robe était épuisée. Pour recommencer il lui faut un autre château, d'autres femmes et d'autres chasseurs.

Le chasseur fashionable veut tou-

jours tout séduire; il ne vit que des larmes qu'il fait répandre; il ne s'informe pas si les yeux qui les versent sont bleus ou noirs, beaux ou laids, grands ou petits; pourvu qu'il pleure, c'est tout ce qu'il lui faut, Rencontre-t-il une vachère au teint cuivré, aux jambes sales, il fait l'aimable avec elle, il se donne un air de prince voyageant incognito; mais quelquefois le vacher se trouve dans le voisinage, et alors la scène change, car le chasseur fashionable, qui tire très bien l'épée et le pistolet, n'est pas fort au coup de poing, et les vachers ne connaissent que cette dernière manière pour terminer une affaire d'honneur.

ELZÉAR BLAZE.

L'ODALISQUE.

« A quoi me servent ces palais où se trouve étalé le luxe oriental dans toute sa pompe? En vain j'ai su dompter l'orgueil du redoutable Soudan, en vain mes superbes rivales, qui se sont épuisées en efforts superflus pour me disputer la palme de la beauté, courbent leurs têtes orgueilleuses devant moi, je sens que le bonheur m'a fui pour toujours. Oh, qu'il est cruel de consommer son existence dans l'esclavage en servant de vil instrument aux plaisirs d'un maître abhorré! »

Telles étaient les plaintes qui s'exhalaient du cœur de la belle Gozaïr, Gozaïr, odalisque qui comptait à peine

seize printemps, sultane favorite, dont la beauté et les malheurs sont célèbres dans tout l'Orient. Elle s'indignait de se voir forcée d'obéir à un despote qui, après avoir réduit sa patrie en cendres, l'avait arrachée des bras d'une mère chérie au moment où elle allait s'unir à Eddin, fils du riche marchand Salah Aibah, pour la jeter dans les chaînes, chaînes dorées sans doute, mais qui n'en mettaient pas moins un espace immense entre Gozaïr et la liberté. Un soir que, convertie de son voile, entourée d'esclaves, elle marchait le long du fleuve pour se rendre au jardin du sérail, aux environs de Rosette, elle aperçoit un étranger. Sa mise différente des habitants du pays, l'abandon de sa démarche, son air triste et mélancolique en harmonie avec l'âme de Gozaïr, le lui firent remarquer: elle fixe l'étranger avec attention, et quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant Eddin. Son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de celui que ses parens et son cœur lui avaient choisi pour époux, mais comprenant combien il était prudent de dissimuler, elle continua son chemin.

La contrainte où elle vivait, l'idée de ne plus revoir son cher Eddin, la difficulté de parvenir à lui parler, enflammèrent encore plus l'amour de la belle Géorgienne, amour qui devint bientôt une passion impétueuse. À peine arrivée au jardin, au lieu de jouir de la fraîcheur de ses bosquets et de cueillir des fleurs comme à son habitude, elle monte sur la ter-

rasse qui domine l'immense plaine du Delta que le Nil embrasse de ses sinueux contours, et les yeux fixés sur la ville, elle ne rêve qu'au moyen de revoir celui qui n'était jamais sorti de son cœur, et qui venait de s'offrir à sa vue d'une manière si inattendue.

Les fleurs du lotus ouvraient leurs larges calices d'une blancheur éblouissante: les pétales azurés du nénuphar s'épanouissaient, odorantes, à la rosée du crépuscule; les cris de l'ibis sacré se faisaient entendre, et rien n'était capable de distraire un seul instant la rêveuse Gozaïr. Cependant voyant approcher l'heure de la retraite, en rentrant dans les bosquets elle prend à l'écart celle de ses esclaves en qui elle avait le plus de confiance, et sur la fidélité de laquelle elle pouvait compter, elle lui raconte l'histoire de sa vie, et l'amour qu'elle a juré à Eddin; elle lui peint l'impression que la vue du jeune homme a produite de nouveau sur son âme. «As-tu vu sa taille, son teint, sa démarche? O ma chère Zaphira, va le trouver, car il est dans l'impossibilité de pénétrer jusqu'à moi. Apprends-lui que le Soudan vient de partir pour passer plusieurs jours à Faoë; dis-lui que je veux le voir, qu'il vienne après le crépuscule sous les orangers qui bordent le jardin du côté du bois de dattiers et de sycomores, où le mur est plus bas, dis-lui qu'il évite les regards de mes impitoyables gardiens, dis-lui enfin de profiter de l'heureuse absence du Soudan pour venir délivrer l'infortunée Gozaïr.

Eddin que des affaires de commerce amenaient à Rosette avec sa mère, sur laquelle il avait concentré toutes ses affections depuis la mort du vieux Salah Aïbah, fut ravi des nouvelles que lui donna la confidente Zaphira, déguisée en marchande, et promit de se trouver au rendez-vous.

L'heure indiquée arrive; Eddin traverse furtivement la plaine, se glisse à travers le bois de dattiers, et franchit le mur qui le sépare de l'odalisque.

Les eaux du Nil réfléchissaient les derniers rayons de l'astre du jour, les obélisques et les minarets avaient disparu dans l'ombre, et les regards n'apercevaient dans le lointain que les têtes altières des pyramides.

Gozair resplendissante de grace et de beauté, sortait d'un bain où ses esclaves avaient prodigué les essences les plus précieuses de l'Orient. L'ébène de ses cheveux caressant ses épaules d'albâtre faisait ressortir la fraîcheur de son teint; une gaze aérienne, cédant à la légère pression d'une soyeuse écharpe de cachemire, dessinait les délicieux contours de la belle odalisque; ses grands yeux noirs lançaient des regards de flamme et son sein palpitant d'espérance et d'amour, trahissait l'émotion dont son âme était agitée: toute brillante des graces du jeune âge, elle ressemblait plutôt à une houri céleste qu'à une simple mortelle; sylphide légère elle errait sous les berceaux de myrthes et d'orangers où elle avait si souvent rêvé le bonheur.

Le murmure des eaux, la fraîcheur du bocage, l'odeur suave des jasmins d'Arabie et des lianes fleuries qui, après avoir embrassé de leurs

amoureux contours les branches des sycomores, des acacias et des palmiers, retombaient en guirlandes diaprées de mille couleurs, balancées mollement par le zéphir; la lune qui argentait le feuillage; le gazon couvert de fleurs; les parfums des plantes aromatiques qui portaient l'ivresse dans tous les sens; le plaintif roucoulement des tourterelles qui peuplaient cet asyle enchanteur, tout enfin se réunissait pour répandre l'extase et le ravissement dans l'âme du couple fortuné. Les heures passèrent légères comme un rêve du bonheur.

Les deux amans plongés dans une ivresse profonde oublient les conseils de la prudence: ils ne songent à fuir que lorsque la vigilante Zaphira vient, épouvantée, leur annoncer le retour imprévu du Soudan, qui n'a feint de s'absenter que pour s'assurer de la fidélité de l'odalisque. Ils songent à fuir, mais hélas! il n'est plus temps: l'orbe immense du soleil, s'élevant dans l'horizon, lance des torrens de lumière; ses gerbes de feu inondent les bosquets protecteurs, et du haut des minarets retentit la voix qui annonce la prière.

Bientôt les cris lamentables d'une femme se font entendre; les yeux hagards, les cheveux hérissés, les muscles contractés par la douleur et le désespoir, elle se rue sur un cadavre percé de mille coups par le yatagan vengeur. Ces cris joints à la joie bruyante et barbare des nombreuses odalisques du Soudan, apprirent aux Egyptiens que le sérail n'avait plus de sultane favorite, et qu'une mère avait perdu son fils.

(Extrait des Chroniques de l'Orient, ouvrage inédit, par M. E. GERMON.)

POÉSIE.

LA RETRAITE.

Que j'aime à contempler, assis sous le feuillage,
L'aspect de la nature au déclin d'un beau jour!
De l'Etre tout-puissant en admirant l'ouvrage
Je sens croître pour lui mon respect, mon amour.

Les hommes trop souvent fuyant la solitude,
Méconnaissent des champs la douce liberté,
Ils cherchent le bonheur et leur inquiétude.
Ne croit le rencontrer qu'au sein d'une cité.

Hélas! un jour aussi ce bonheur trop factice
Me fit abandonner le toit de mes ayeux;
Mais le monde bientôt ne m'offrant qu'injustice,
Au monde pour toujours j'adressai mes adieux.

Instruit par le malheur que sans l'indépendance,
Nulle félicité ne saurait exister,
Je revins avec joie aux lieux de ma naissance
En jurant désormais de ne les plus quitter.

Dans ce riant séjour je sais passer ma vie
Et jouir du présent sans craindre l'avenir:
Mon asyle ressemble aux fleurs de la prairie
Dont le suc bienfaisant a le don de guérir.

Je forme un seul souhait maintenant sur la terre,
C'est qu'un jour mon tombeau soit auprès du ruisseau
Qui doucement serpente à travers la bruyère,
Et disparaît sous l'herbe au sortir du hameau.

Lieux si chers à mon cœur, solitudes champêtres,
Où reposent en paix, des parens, des amis,
A ceux que j'ai chéris joignez-moi sous vos hêtres,
Et vos échos diront: Dieu les a réunis!

LITTÉRATURE.

CHOIX DE MAXIMES,

PENSÉES ET RÉFLEXIONS
du Marquis de Maricá.

La compagnie des livres dispense avec avantage de celle des hommes.

La liberté qui n'est jamais suffisante pour les méchants est toujours surabondante pour les bons.

Ne désespérez pas dans l'infortune: elle est souvent une transition nécessaire pour le bonheur.

Les hommes en société sont comme les pierres d'une voûte: ils résistent et se soutiennent réciproquement.

Les peuples, comme les rois, ont leurs parasites et leurs adulateurs, qui ne sont ni moins abjects, ni moins impudents, ni moins intéressés.

Nouvelles diverses.

— Une dépêche télégraphique datée de Bayonne, 14 septembre à 9 heures du soir, a annoncé l'entrée en France de D. Carlos, par suite de la trahison d'un de ses généraux, Raphael Moroto, qui a passé du côté des Christinos avec le corps d'armée qu'il commandait.

Une autre dépêche du 22 annonce que le prince et sa famille ont été conduits à Bourges, lieu fixé pour leur résidence.

— Le *Moniteur* du 14 septembre annonce officiellement que l'amiral Roussin, ambassadeur à Constantinople, a été remplacé par M. Pontois. Cette nomination d'un représentant choisi parmi les diplomates de la classe civile, a paru contraire à l'usage établi depuis long-temps de n'en-

voyer auprès de la Sublime Porte que des ambassadeurs revêtus d'une haute dignité militaire. On en a conclu que le gouvernement actuel persiste dans l'intention de conduire partout bourgeoisement les affaires de la France.

— Les journaux de Paris annoncent que le roi a été si satisfait de la convention qui a livré aux Christinos une partie de l'armée du prétendant, qu'il a conféré la grand' croix de la légion d'honneur au général Espartero. On ajoute à cette occasion qu'il est question de créer une nouvelle décoration pour reconnaître et honorer les hauts faits de D. Raphael Moroto.

REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 30 NOVEMBRE 1839.

— Le 23 de ce mois S. A. S. le prince de Savoie Carignan a honoré de sa présence l'Académie des Beaux Arts. S. A. S. s'est arrêté dans toutes les classes, et après avoir daigné encourager les élèves, elle a félicité M. le Directeur et MM. les professeurs de l'état satisfaisant et véritablement progressif de l'Académie.

A NOS ABONNÉS.

La REVUE FRANÇAISE ayant commencé le 1^{er} mai 1839, le premier volume ne renfermera que 8 Numéros, y compris le présent. Nous avons pensé que nos lecteurs trouveraient plus convenable de dater désormais du mois de janvier le commencement de chaque volume, pour le terminer avec l'année, suivant l'usage établi en France et en Angleterre pour les publications mensuelles. — Il sera délivré aux souscripteurs, avec le prochain N^o, une couverture imprimée, une table des matières, ainsi qu'un frontispice gravé et orné d'une vignette destinés à compléter le premier volume.

Rio de Janeiro, 1839. — Imp. C. H. FURCY.

